le Mag
rendez-vous culturel du Courrier

ADOLESCENCE (VIII ET FIN) Les gangs sont au cœur de l'imagerie adolescente depuis la fin du XIX[e] siècle. De Paris à New York en passant par Kingston: retour historique sur un phénomène qui fascine autant qu'il effraie.

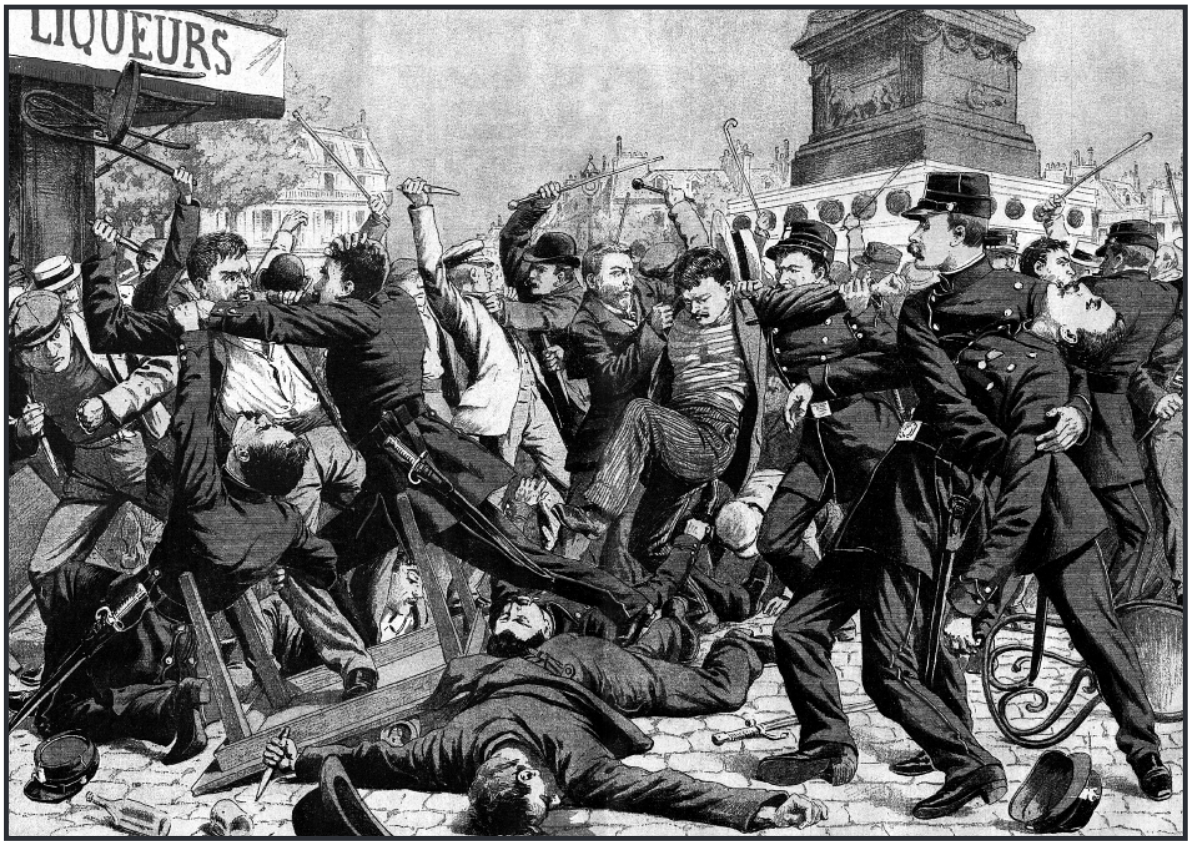


Image.
Bataille entre Apaches et policiers à la Bastille, à Paris, en août 1904.
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

Les garçons sauvages

DAVID BRUN-LAMBERT

En 1890, le photographe et journaliste d'origine danoise Jacob Riis, alors reporter au *New York Tribune*, publie pour la première fois une représentation de la délinquance juvénile par le biais d'un cliché des Montgomery Guards, un gang réputé comme l'un des plus dangereux de Manhattan. Intitulé *A Growler Gang in Session*, ce cliché montre sept jeunes voyous portant vêtements sombres et chapeau, qui posent la mine boudeuse, un air de défi aux lèvres. Le plus jeune ne doit pas avoir quatorze ans, l'aîné, guère plus de dix-huit. A elle seule, cette photographie établit une nouvelle esthétique de l'iconographie délinquante en Amérique. Elle rappelle aussi qu'au cours du XIX[e] siècle, de nombreux enfants livrés à eux-mêmes dans les grandes métropoles américaines n'avaient eu d'autres choix pour survivre que de rejoindre des bandes criminelles.

Mais les gangs ne sont de loin pas une gangrène réservée aux seules métropoles américaines: à la Belle Epoque, les quotidiens français rapportent chaque jour la «terreur» dans laquelle vit le bourgeois parisien. Objet de ses cauchemars: les Apaches, des gamins de quatorze ou quinze ans issus des quartiers populaires de Ménilmontant ou Belleville et qui tranchent avec les membres de la pègre par leur goût affiché pour la frime et les fringues qui en jettent. Fascinés par les Indiens d'Amérique dépeints dans *Le Dernier des Mohicans* de James Fenimore Cooper publié en 1826, ces jeunes réputés agressifs et habitués des petites arnaques aiment à parader tête haute sur les grands boulevards, vêtus comme des princes du Paris interlope: chaussures vernies, pantalon côtelé, pattes d'éléphant, tricot rayé, chemise en flanelle, veston en lustrine noire et casquette à soufflet vissée de guingois. La démarche dure et l'œil mauvais, ils se plaisent à éblouir les filles, saluer les représentants de la pègre, chambrer les flics et, par-dessus tout, épater les passants.

SEMEURS DE PAGAILLE

Le prolétariat, l'usine, la pauvreté: voilà le cauchemar de ces ados issus des quartiers populaires du nord parisien. Ils veulent s'enrichir vite, consommer et jouir. Leur credo? La liberté. Leur territoire? Le cœur même de la capitale, mais aussi les quartiers de Bastille ou de Mouffetard, où ils descendent le week-end, semant la pagaille et se cognant immanquablement sur la gueule avec d'autres gangs. La presse parisienne s'empare de ces épisodes, grossissant le phénomène apache hors de toute proportion sur fond d'une guerre industrielle entre les principaux quotidiens français.

Alors que les quatre principaux organes de presse parisiens s'affrontent chaque jour, sur fond d'énormes enjeux économiques – ils tirent chacun à un million d'exemplaires –, *Le Gaulois* est le premier à faire de ces jeunes voyous l'objet d'une chronique quotidienne. Dans ses pages, l'Apache est présenté comme «l'escroc, l'escarpe, le rôdeur de barrière, le cambrioleur, le faquin à poignard clandestin, l'homme qui vit en marge de la société, prêt à toutes les sales besognes pour ne pas accomplir un labeur régulier, le misérable qui crochète une porte ou éventre un passant, parfois pour rien, pour le plaisir.» Conséquence: dans la capitale comme en Province, où le phénomène de la délinquance juvénile est représenté par les Kangourous à Lyon ou les Nervis à Marseille, on crève de trouille à l'idée de voir fondre sur les beaux quartiers des hordes de surineurs, pyromanes et violeurs, dont *Le Petit Journal* estime, fantaisiste, le nombre à trente mille.

Alors que *Le Matin* inaugure sa rubrique «Paris Apache» en 1906, les exploits des bandes Les Cœurs d'Acier, Les Aristos, Les Riffaudes, Les Monte-en-l'air, Les Costauds ou Les Saute-aux-pattes sont quotidiennement étalés et exagérés, répondant à une fascination croissante du grand public pour la délinquance des jeunes. Car, hier comme aujourd'hui, c'est peu dire que la criminalité des ados intéresse: elle passionne! A ce titre, Yves Roumajon, expert psychiatre auprès de la Cour de cassation, écrivait: «On en vient parfois à se demander si, dans une société comme la nôtre, il existe un réel désir de voir disparaître ou même simplement s'amenuiser un phénomène grâce auquel il est possible périodiquement de faire la 'une' avec la mauvaise conduite d'une certaine jeunesse.»[1] En tant que phénomène bien défini, isolé, «la délinquance juvénile n'existe pas, poursuivait-il. Les infractions qu'on lui impute sont dans leur ensemble les mêmes que celles commises par les adultes.» La prise en compte de l'âge des auteurs n'intervient donc que «pour attendrir les uns pendant qu'elle pousse les autres à l'exaspération».

UNE VIOLENCE QUI FASCINE

Les Apaches sont la première incarnation de cette fascination malsaine pour la violence juvénile. Dans leur cas, cet intérêt national se double d'une passion toute particulière lorsque deux chefs de gangs bellevillois, Joseph Pleigneur (Manda) et Dominique Leca, sont condamnés au bagne pour meurtre. Durant plusieurs mois, les malheureux se sont disputés les faveurs d'une certaine Amélie Hélie, prostituée surnommée Casque d'or (qui inspira en 1952 le film éponyme de Jacques Becker avec Simone Signoret). Comme la belle ne savait pas quel souteneur choisir, les querelles ont dégénéré, se concluant par un mort. Peu après cet épisode, fini les Apaches. Lâchés par leurs protecteurs, harcelés par la police, pour certains enrôlés de force dans les bataillons au cours de la Première Guerre mondiale, les bandes de jeunes garçons sauvages disparaissent de l'Hexagone durant plusieurs décennies.

(*Lire aussi en page suivante*)

[1] Yves Roumajon, *Enfants perdus, enfants punis. Histoire de la jeunesse délinquante en France: huit siècles de controverse*, Robert Laffont, 1989, 350 pp.

Quand le Bronx allait déborder

Milieu des années 1970. A Manhattan, la rumeur court: on dit que dans le South Bronx, un nouveau courant artistique se développe, qui mobilise la jeunesse afro-américaine et portoricaine. Néanmoins, pas un résident de Manhattan ne prend le risque d'aller vérifier par lui-même. Trop risqué. On sait que là-haut, le quotidien se déroule dans un contexte de crise profonde qui fait de ces secteurs des périmètres dangereux. Les Blancs n'y sont pas les bienvenus. Et les gangs contrôlent ces parcelles de territoires indigents où règne la violence.

Ces gangs, ce sont les Young Lords, Black Spade, Savage Nomads, Javelins, Black Falcons, Turbans, Peacemakers, Mongols, Bachelor, Roman Kings, Seven Immortals ou Dirty Dozens. Mais aussi les Savage Skulls – les plus redoutés – et les Ghetto Brothers – les plus respectés. Pas ou peu de Blancs parmi ces bandes majoritairement formées de jeunes noirs et hispaniques. Tous sont des enfants de la crise. Tous ont grandi dans les portions pauvres du West ou du South Bronx. Tous défendent par la force un territoire, parfois réduit à quelques pâtés de maison.

Mais à la fin de la décennie, les gangs délaissent progressivement la violence pour s'impliquer dans la vie de leurs quartiers, chassant les dealers et junkies, ou bien faisant office de médiateur durant les conflits entre voisins. Ainsi, avec le temps, les habitants du ghetto s'en remettent progressivement à eux plutôt qu'aux autorités. Aux alentours de 1976-1977, les bandes ne sont plus vues comme ce cancer qui a gangrené autrefois le ghetto: leurs membres sont des justiciers.

Bien entendu, ces types demeurent armés. Les flics les craignent. Des rumeurs circulent d'un quartier à l'autre qui assurent que des batailles rangées ont lieu entre une escouade du NYPD – la police new-yorkaise – et les Savage Skulls, ou bien les Ghetto Brothers. Dans le South Bronx, un contrôle d'identité dégénère même une fois en émeute, durant laquelle plusieurs flics se font salement rosser. Ils fuient, reviennent avec du renfort mais sont accueillis par des cocktails Molotov et autres tirs embusqués. Après l'épisode, cette partie du ghetto est déclarée «libérée».

LA TRÈVE POUR MIEUX COLONISER

Plus tard, une bataille similaire oppose le NYPD et les gangs à «Fort Apache», nom donné au 41e district de la police de New York dans le Bronx. L'affaire inspirera *Fort Apache, The Bronx* (Daniel Petrie, 1981), un long-métrage reconstituant le quotidien de ce commissariat planté dans l'un des quartiers les plus sensibles de New York. Autour, une communauté à majorité hispanique, avec laquelle la communication est impossible. Après des brutalités policières, de violentes émeutes éclatent qui voient les flics mordre la poussière, puis se retrancher derrière leurs murs et combattre les attaques d'une population déchaînée.

L'épisode fait la «une» des quotidiens de la côte Est et contribue à renforcer la crainte qu'entretient Manhattan à l'endroit de ses ghettos. D'autant que cet incident fait étrangement écho à un film réalisé par John Carpenter en 1976, *Assault on Precinct 13* (*Assaut*, en français), sorte de version moderne du *Rio Bravo* de Howard Hawks, qui s'ouvre par la mise en garde d'un officier: «Les gangs de jeunes [...] sont constitués de telle façon que nous n'avons aucune prise sur eux.»

Trois ans plus tard, Hollywood explore davantage cette thématique, renouant avec la vieille terreur américaine de l'invasion – les gangs sont caricaturés en armées de sauvages déterminées à fondre sur Manhattan pour conquérir l'île. Tiré d'un roman de Sol Yurick, le film *The Warriors* (*Les Guerriers de la nuit*) réalisé par Walter Hill s'inspire d'une initiative lancée par les Ghetto Brothers qui, en 1971, proposent une trêve aux gangs du Bronx dans le but de «coloniser le ghetto par la paix».[1] La violence dans le borough a depuis peu franchi un nouveau seuil. Durant les rixes, les factions rivales ne se contentent désormais plus des surins ou des flingues d'hier. A présent, la guerre se fait à coups d'artillerie lourde, de mitraillettes, de grenades, de bombes parfois...

LA GUERRE N'AURA PAS LIEU

Ainsi, le 8 décembre, les principaux gangs des parties sud, est et ouest du Bronx tentent une première conciliation au Bronx Boys Club, un lieu neutre situé en plein cœur de «Fort Apache». Là, Skulls, Ghetto Brothers, Black Spade ou Turbans signent un programme commun qui les engage «à maintenir la paix entre tous les gangs, et une unité puissante».[2] Et ils veulent que ça se sache. Peu après, la Force d'intervention anti-gangs de jeunes dans le Bronx, une antenne du NYPD, leur déclare la guerre sur le mode: «On a trente mille flics – on est le plus gros gang de la ville. Vous allez perdre!»

Mais c'est du bluff et tout le monde le sait. La totalité des effectifs policiers de New York ne dépasse pas l'armée qu'une coalition de gangs peut soulever entre les boroughs et le New Jersey. On parle de cinquante mille à soixante mille guerriers. Une perspective terrifiante que souligne l'accroche publicitaire qui accompagne la sortie de *The Warriors*: «Ce sont les armées de la nuit. Elles comptent plus de cent mille hommes. Cinq fois plus que les flics. Elles pourraient prendre New York.» Pour mater les gangs, il aurait fallu faire appel aux troupes d'élites du SWAT ou à la Garde nationale, mais le bain de sang aurait été garanti. Plutôt fallait-il les affaiblir et utiliser les méthodes autrefois employées par le FBI pour déstabiliser le Black Panther Party for Self-Defense: infiltrations, lettres anonymes, rumeurs, harcèlement, exacerbation des dissensions...

Au final, New York ne vit pas cette guerre tant redoutée, telle que décrite dans *The Warriors*. Et cela parce qu'au milieu des années 1970, les gangs se rangent. Leurs membres ont vieilli, ils ont pour la plupart fondé des familles. Mais ne veulent pas pour autant abandonner leur quartier aux mains d'une bande rivale question de fierté, de territoire mais aussi de business. Car désormais, c'est l'organisation de fêtes qui occupe les Spade ou les Ghetto Brothers, et cela depuis que Kool Herc, un DJ d'origine jamaïcaine qui a grandi dans le Bronx, a provoqué un formidable appel d'air en revitalisant la nuit du borough. Le hip hop est sur le point de naître aux portes de Manhattan et de redéfinir toute la culture du ghetto. Il est appelé à dominer New York, puis le monde entier. DBL

Photos. Sept jeunes voyous des Montgomery Guards, l'un des gangs les plus dangereux de Manhattan. Un cliché de 1890 signé Jacob Riis. DR

Des membres du gang des Savage Nomads, durant les années 1970, dans le Bronx. DR

Jimmy Cliff dans le film *The Harder They Come* (1972), qui a contribué à la mythification du jeune délinquant jamaïcain. DR

[1-2] Jeff Chang, *Can't Stop Won't Stop*, traduit de l'anglais par Héloïse Esquié, Editions Allia, 2006, 670 pp.

L'adolescence. En 1953, il y a soixante ans, la sortie du film *L'Equipée sauvage* avec Marlon Brando marquait le début d'une culture adolescente en Occident. Mais qu'est-ce que l'adolescence? Et qu'a-t-elle à nous apprendre sur notre époque et ses obsessions? Cet été, Le Mag a exploré la «question adolescente» sous toutes ses coutures. Retrouvez les sept autres volets sur www.lecourrier.ch

Aussi à la radio. Sur le même thème, retrouvez deux rendez-vous radio de David Brun-Lambert: Tribus d'ados sur Espace2 (chronique matinale en juillet, du lundi au vendredi à 8h10 et sur espace2.ch) et Teen Spirit sur La Première (en juillet-août, le samedi à 17h).

La Jamaïque entre Rude Boys et «sound systems»

Le développement des *sound systems* en Jamaïque durant les années 1960 s'est accompagné de l'apparition d'un nouveau type de jeunes délinquants: les Rude Boys (garçons aux mauvaises manières). Auteur de la somme *Bass Culture. Quand le reggae était roi*[1], le Britannique Lloyd Bradley, spécialiste de la musique jamaïcaine, évoque ces adolescents violents nés de la pauvreté de la capitale Kingston.

Quel rôle tiennent les *sound systems* dans la société jamaïcaine?

Lloyd Bradley: Ils lui sont indissociables. A l'origine, le *sound system* est une sorte de disco itinérante qui existe pour distraire les classes défavorisées. Celles-ci s'y rendaient pour écouter la musique qu'elles aimaient, principalement du rhythm'n'blues noir américain, puis les diverses étapes de la musique jamaïcaine: ska, rocksteady, reggae... Dans les *sound systems*, on pouvait faire ce qu'on voulait: danser, boire, socialiser, alors que la société coloniale qui régnait durant ces années imposait, elle, des règles très strictes.

Puis une compétition entre *sound systems* est née...

– Cela s'est produit à la fin des années 1950. Là, celui qui possédait le meilleur *sound system*, avec les meilleurs DJs et les meilleurs disques, ne se contentait plus de faire de l'argent en vendant des boissons au public: il devenait l'un des personnages les plus importants de sa communauté. La compétition est devenue d'autant plus dure que ces rendez-vous étaient, en définitive, la seule chose à laquelle s'intéressait vraiment la population jamaïcaine.

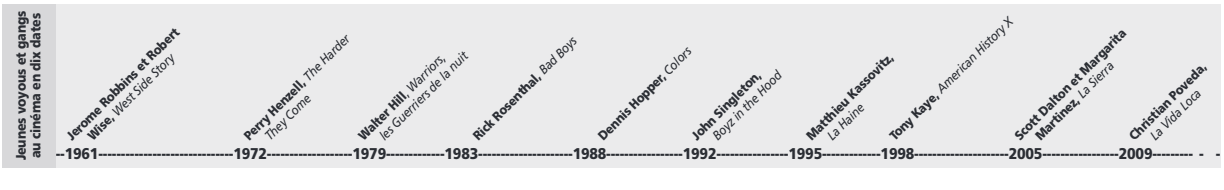
Quand est apparu le phénomène des Rude Boys?

– Juste après l'indépendance, en 1962. A ce moment, le pays a soudainement été abandonné par les anciens colons. Les gens se sont brutalement retrouvés livrés à eux-mêmes. Les Rudes Boys ont profité de cette perte de repères pour intimider et racketter les citoyens. Pour l'essentiel, c'étaient des adolescents qui avaient grandi dans la rue et étaient tombés dans la petite délinquance. Puis, lorsque les deux partis politiques autorisés – le PNP et le JLP – ont organisé la première élection libre, chacun d'entre eux a recruté des Rude Boys. Leur stratégie était de les encourager à créer le désordre afin de discréditer l'adversaire. Mais ce qui s'est produit a été une véritable explosion de violence, qui a rapidement échappé à tout contrôle. D'autant que ces jeunes s'étaient organisés en véritables gangs criminels. Par la suite, la police et l'armée les ont combattus jusqu'à ce que cessent les dégâts.

Le reggae des années 1960 a paradoxalement donné une image glamour des Rude Boys...

– C'est vrai, mais il est important de souligner que la très grande majorité des Jamaïcains leur était fermement opposés. Il faut rappeler que ce qui s'est produit avec ces gangs était épouvantable: vols, passages à tabac, meurtres. Personne dans cette société ne voulait vivre dans cette violence. Les disques de reggae qui ont mythifié les Rude Boys l'ont fait dans une approche comparable à celle du *gangsta rap* qui a glorifié les gangs de Los Angeles à la fin des années 1980: c'était essentiellement un fantasme, une sorte de Far West urbain magnifié.

Le film *The Harder They Come* (Perry Henzell, 1972) tient-il un rôle dans cette mythification du jeune délinquant jamaïcain?

– Sans aucun doute. C'est ce film qui a largement popularisé cette illusion de la rébellion à la Robin des Bois en contant la trajectoire criminelle d'un jeune Jamaïcain, joué par Jimmy Cliff, entré en guerre contre les autorités. Ce film renvoie à la tradition historique d'un peuple qui s'observe à travers ses représentations les plus extrêmes. Mais aussi, *The Harder They Come* a été la vitrine par laquelle le monde occidental a découvert la Jamaïque et le reggae. Et cela quelques années avant que Bob Marley ne devienne une superstar. PROPOS RECUEILLIS PAR DBL

[1] Lloyd Bradley, *Bass Culture. Quand le reggae était roi*, traduit de l'anglais par Manuel Rabasse, Editions Allia, 2005, 636 pp.